

DU DISCOURS FÉMININ À LA SATIRE POSTMODERNE : UNE LECTURE CRITIQUE DE *LA PIÈCE D'OR* DE KEN BUGUL

Dennis COFFIE

Methodist University College of Ghana, Ghana

dcoffie@mucg.edu.gh

&

Mawuloe Koffi KODAH

University of Cape Coast, Ghana

mkodah@ucc.edu.gh

Résumé : On pourrait dire que l'écrivaine sénégalaise Ken Bugul est la romancière la plus prolifique de l'Afrique francophone contemporaine. Ses écritures, comme celles de ses homologues, ont donné une voix résonnante à la femme africaine sur le continent et à travers le monde tout entier. À la suite du *Baobab fou*, paru en 1983, Ken Bugul a achevé neuf autres romans dont *Riwan (Le chemin de sable)* a remporté le Grand Prix de Littérature d'Afrique noire 1999 de l'ADELF. Ses dernières années, l'auteure sénégalaise a élargi ses thèmes aussi bien que ses structures narratives. Les thèmes portant sur les conditions existentielles de la femme dans la société traditionnelle et contemporaine et les aspirations de la femme africaine moderne ont cédé leurs places à une nouvelle innovation littéraire et à une voix politique qui est beaucoup plus forte que celle d'antan. *La Pièce d'or*, le septième roman de Ken Bugul, érige en système des thèmes modernistes et postmodernes de la littérature africaine tels que la sexualité, l'homosexualité, la migration, l'immigration, le pluralisme politique, le multiculturalisme, entre autres. Vu l'étendue de la thématique et la stylistique dans les dernières œuvres de cette écrivaine distinguée, il nous incombe d'adopter des nouvelles approches d'étude critique sur elle. Voici les fins de cet article sur *La Pièce d'or*.

Mots-clés : Bugul ; homosexualité ; *La Pièce d'or* ; migration ; satire.

Abstract : Ken Bugul of Senegal is probably the most prolific novelist in Francophone Africa. She is one of the writers who projected the voice of the African woman across the continent and the world at large. Since the publication of her first novel, *The Abandoned Baobab* in 1983, she has penned nine other books including *Riwan* (1999) which made her a laureate. In recent times, Ken Bugul has diversified not only her themes, but also her narrative techniques. Feminist themes such as the status of women in the traditional and contemporary society and the aspirations of the modern African woman have given place to greater literary innovation and a stronger political voice. *La Pièce d'Or (The Gold Coin)* which is her seventh novel espouses themes in both modernist and postmodern literature – sexuality, homosexuality, migration and immigration, political pluralism, multiculturalism and others. We are persuaded that literary innovation on the part of a distinguished writer like Ken Bugul calls for novel approaches in literary criticism, especially on her more recent works. This is exactly what the writers of this article seek to do with *La Pièce d'Or*.

Keywords: Bugul, homosexuality, *La Pièce d'or*, migration, satire.

Introduction

On reconnaît en premier temps en lisant la *Pièce d'or* de Ken Bugul, un appel qui est bien différent de celui des quatre premiers livres de l'auteure. Il y a des éléments mythiques et des symboles frappants du panafricanisme. Ainsi, le panafricanisme vient s'ajouter au culturalisme et à l'humanisme pour renforcer les thèmes de l'œuvre. En ce qui concerne les personnages principaux, le récit tourne autour de trois hommes, issus de la même famille – Ba'Moïse et ses deux enfants Moïse et Zak. De même, le contexte sociopolitique vaste de *La Pièce d'or* donne au roman une portée continentale, voire universelle. Birlane, la ville natale du trio et ses environs sont bien désignés et définis. Le pays Fouta-Djalon a pour capitale Yakar. Yakar, selon le narrateur omniscient compte des Maliens, des Sénégalais, des Guinéens, des Wolof, des Mandingue, des Ivoiriens, des Burkinabès, des Blancs et ainsi de suite. Et les « conditions existentielles » de ses habitants sont identiques, surtout chez les Noirs. D'ailleurs, le narrateur fait allusion souvent au nord et au sud. De Yakar, Zak entreprend une mission émancipatrice vers le sud, mais cette mission n'est pas terminée. Par contre, le collègue de Zak, Mawdo rêve de parvenir au nord en quête d'une nouvelle identité et une meilleure vie. Malgré la similarité frappante entre Yakar et Dakar (la capitale du Sénégal), Yakar et Fouta-Djalon ne correspondent à aucune localisation géographique précise dans la sous-région. En fait, Nantet (2000, p. 130) nous signale que le nom historique de Fouta-Djalon est un massif montagneux dans l'ouest de la Guinée constituant une partie de la dorsale ouest-africaine. Là prennent naissance les rivières qui forment le Sénégal, le Niger, la Gambie et qui alimentent d'autres cours d'eau en Sierra Leone et au Libéria.

Malgré la localisation vague de Fouta-Djalon et sa ville administrative et économique, le récit de Ken Bugul est fort pénétrant, car il reflète en grande partie, comme nous avons signalé au départ, les réalités économiques et sociopolitiques en Afrique et ailleurs. Avant d'entamer l'analyse de *La Pièce d'or* en tant que roman postmoderne, il convient de souligner que la littérature postmoderne ne s'établit que par rapport à la littérature moderne. On ne peut jamais avoir l'une sans l'autre car c'est le modernisme qui jette le pont entre le colonialisme et la pensée littéraire postmoderne et souvent les deux courants ont des points communs. Puisque l'écriture postmoderne

est une écriture émergente et diversifiée qui est encore en construction, il est difficile de trouver une définition opératoire définitive. Il suffit, comme fait noter Kibédi (1993, p. 3) de poser les bases de ce sujet et d'en repérer quelques procédés saillants. De manière générale, on situe le début de la période postmoderne vers 1980. La littérature postmoderne aussi se caractérise par l'individualisme. La société est bouleversée par toutes sortes de crises et le désarroi chez l'individu le pousse à chercher une doctrine personnelle et des nouveaux horizons au lieu de suivre le courant de la pensée collective. Par conséquent, l'écriture postmoderne est marquée par l'engagement moral et politique. On remet l'individu au premier plan de l'action politique et sociale en vue d'échapper à la dégénérescence qui est répandue dans la société. En ce qui concerne la thématique, la postmodernité littéraire se confirme par une variété de sujets. L'auteur puise dans ce qui existe déjà dans le contexte socio-historique et il en ajoute la solitude, la recherche d'équilibre intérieur, les rapports interpersonnels, le quotidien, l'errance, les rapports interculturels et la confusion entre le réel et le virtuel. Comme les thèmes, l'auteur postmoderne mélange les styles des différentes époques, les différents arts et les formes d'expression. Le récit est souvent raconté au « je » ou du moins de manière assez subjective pour refléter la primauté de la doctrine individuelle. La subjectivité rend le récit passionnant et la structure narrative probant. Dans cet article, nous allons nous pencher sur comment Ken Bugul allie trois récits parallèles, des représentations symboliques et des thèmes piquants pour réaliser une œuvre ahurissante.

1. La symbolique des rêves et les dures réalités

L'un des procédés qui fait ressortir la valeur communicative et esthétique de *La Pièce d'or* est le système de symboles. Le roman est tellement riche en symbolisme. Il y a des symboles d'espoir et des symboles de dépérissement qui dépassent de loin les représentations d'optimisme. Le symbolisme met l'accent sur la valeur suggestive du langage et il appartient au lecteur de déchiffrer la valeur explicite ou implicite du langage. Bénac (1988, p. 489) fait remarquer qu'au sens large, les expressions symboliques se composent de l'allégorie, de l'allusion, de l'apologue ou la fable et du

mythe ou l'épopée. Une expression symbolique peut avoir des sens multiples et ne devient un symbole que dans la mesure où l'écrivain la stylise pour en dégager une idée ou des idées. Souvent c'est le sens caché d'un symbole, comme les autres procédés, qui rend l'étude critique engageante. Dans *La Pièce d'or*, la symbolique commence à partir du titre du roman et à travers les noms suggestifs des titres des chapitres. Pour faciliter notre travail, nous voudrions faire un survol des titres des chapitres avant d'aborder le titre de l'œuvre. On reconnaît au premier regard que les vingt-et-un chapitres dans le livre ne sont pas numérotés. Ils portent plutôt les noms des grandes figures politiques et historiques d'Afrique ou d'autres personnes illustres : Famille Anikulapo Kuti Ransome, Jimmy Canada, Cheikh Anta Diop, GcinaMhlope, Les Frères Cabral, Thomas Sankara, Khassim Mbacké, Walter Sisulu, Mater Diack, Aline Siteo Diatta, William Sassine, Nelson Mandela, Samora Machel, Cheikh Ahmada Bamba et Modou-Modou. Il se trouve pareillement parmi les noms Joseph Ki-Zerbo, Blondin Diop, Mongo Beti Aung San SuuKyi, Yambo Ouologuem et Valdio Ndiaye. On peut remarquer que les Africains figurant sur cette liste représentent des militants politiques, des politologues, des artistes, des historiens, des musiciens, des intellectuels et des humanistes tandis que les non-Africains tels que Jimmy Canada et Aung San SuuKyi représentent respectivement un animateur célèbre de radio au Canada et une championne de la démocratie en Birmanie. Nous suggérons qu'en général, il y a quatre mots qui sortent des titres des chapitres : sacrifice, service, succès et inspiration. Ce n'est pas surprenant si Moïse et son frère Zak sont des combattants de la liberté et s'il y a d'autres ressemblances entre les noms des chapitres et les personnages dans *La Pièce d'or*. Sans doute, les noms en tête des chapitres du roman constituent une partie intégrante de la valeur technique du texte.

2. Les symboles d'espoir

Le système de symboles d'espoir commence encore avec le titre. « La Pièce d'or symbolique » est une pièce magique qui donne pouvoir et richesse à son possesseur. Elle provient du Condorong, une créature mythique de petite taille. La petite créature l'avait donnée à la grand-mère de la femme de Ba'Moïse à la suite d'une rencontre propice. Chose curieuse, l'être mythique rabougri a recommandé à l'aïeule

de ne jamais vendre la pièce, car tant que la monnaie sera là, « il y aurait toujours un petit filet de lumière ». Le jour où Ba'Moise entreprend le trajet de non-retour à Yakar, sa femme lui remet la pièce en réitérant l'ordre du Condorong. Quoi qu'il arrive, la monnaie est à jamais à garder ; la vente de la pièce serait une perte catastrophique et non un gain. En conséquence, il y a des moments de suspense lorsque Ba 'Moïse est ciblé par des voyous dans la capitale. Il semblerait à cause des noms des personnages, des mots en wolof et certaines scènes dans le roman que les événements se déroulent au Sénégal, mais le pays n'est cité directement par le narrateur. Heureusement, lorsque Ba' Moïse perd son sac et ses possessions, la pièce d'or est épargnée. À tout moment, ce qui arrive à la monnaie est aussi important que le sort des trois protagonistes, Ba' Moïse, Moïse et Zak. Avant d'entamer le périple d'émancipation vers le sud, Zak reçoit la pièce de son père. Par mégarde, la femme de Ba'Moise qui se déplace à Yakar plus tard fait savoir à l'ami de son époux Gorgui Diène la présence de l'héritage familial. Gorgui Diène, un traître, réussit à arracher des faveurs sexuelles de la femme de son alter ego, mais le malfaiteur n'arrive jamais à s'approprier de la pièce d'or.

Si Zak avait quitté Yakar avec la monnaie, on aurait perdu tout espoir, mais le petit frère de Moïse reste enfermé dans une cellule à la gare routière avec son copain Mawdo. Mawdo, le fils de Gorgui Diène trouve la mort dans la cellule. Encore une fois, le possesseur de la pièce d'or sort indemne de la prison pour remettre la monnaie précieuse à son grand frère Moïse. Au bout du récit, c'est la pièce d'or qui assure la délivrance du pays. D'après le sorcier de Bandiagara, « si l'écuelle du Condorong que nous possédons n'est pas réactivée par cette pièce dorée, un astéroïde s'abattra sur la terre et éclaboussera la planète ». On voit à travers cette analyse que le possesseur de la pièce d'or mythique est en fait un sauveur élu et pareillement un vainqueur. Au moment de la délivrance, le Condorong apparaît dans le ciel et il prononce des paroles de paix sur la capitale et le pays. Un arc-en-ciel, en signe de confirmation se révèle dans le ciel et on voit des milliers de fleurs répandues sur la montagne de déchets à Yakar. Apparemment, la pièce d'or garde l'espoir en dépit des conditions de vie misérables dans le roman. De même, Ba'Moise est un symbole de l'espoir dans la mesure où il fait naître l'optimisme dans sa famille à Birlane par son voyage à Yakar.

Cet espoir n'aboutit pas. Le père de famille découvre tardivement qu'abandonner la ville natale, c'est fuir une misère pour une autre. Sous le même rapport, on pourrait comparer le dialecticien Moïse au grand émancipateur biblique et également au prophète de la corniche à Yakar. Le devin « yakarois » ne cesse de parler d'une « apocalypse imminente » dans le pays, mais tout le monde fait la sourde oreille à ses paroles. Les deux illuminés Moïse et le prophète de la corniche deviennent alors des mépris et des incompris, peut-être comme la plupart des prophètes au monde. En fait, Moïse est considéré partout comme « un fou récent ». Zak, le bras droit de Moïse est persuadé que son frère est la parole. « Moi, je suis l'action ». C'est pour cela que Zak élit d'apporter son soutien aux sudistes au lieu d'accompagner Mawdo au nord juste pour faire fortune. Ensemble, Moïse, Zak, Mawdo et leur entourage représentent l'espoir et les aspirations de la jeunesse ainsi que celles des masses populaires.

3. Le statut de la femme

Les deux premiers romans de Ken Bugul *Le Baobab fou* et *Cendres et braises* font du statut de la femme un thème récurrent. Là, les narrateurs qui se soucient intensément de l'épanouissement de la femme exposent clairement les difficultés qui font obstacle à cet épanouissement. Une étude socio-pragmatique des deux œuvres nous aide à inventorier les défis auxquels la femme fait face en société wolof ou bien au Sénégal qui est le cadre du *Baobab fou* et *Cendres et Braises*. L'asservissement de la femme résulte de la société patriarcale. La mentalité patriarcale réserve le premier rang dans la société à l'homme alors que la femme et ses enfants sont relégués à une position inférieure. Or, les membres du sexe féminin sont socialisés conformément au machisme et on leur fait subir des violences, le viol et le mariage précoce. Si l'homme le veut, il peut jeter son épouse comme une chemise usée. Le droit de divorce est réservé uniquement à l'homme et les membres de la belle-famille croient qu'ils ont le droit de s'introduire n'importe quand dans le foyer conjugal. Invariablement c'est la femme qui en fait les frais. A. H. Asaah (2004, pp. 67-93) nous fournit quelques précisions utiles. L'asservissement de la femme dans des romans tels que *Le Baobab fou* et *Cendres et braises* est dû non seulement aux rapports négatifs entre l'homme et la femme, mais aussi aux rapports femme-femme, fille-frère et ainsi de suite. Dans le but

de retrouver sa liberté et sa dignité, la femme se soulève contre l'homme, son destin et la dérive sociopolitique. Une analyse semblable de *Riwan* (ou *Le chemin de sable*) et de *L'autre côté du regard* de la même auteure, Ken Bugul nous emmène à conclure que les thèmes principaux de ses deux romans sont identiques à ceux des deux premiers romans.

Par rapport aux quatre œuvres citées ci-dessous, le statut de la femme, comme thème semble s'amoinrir dans *La Pièce d'or*. Dans cette dernière œuvre, le statut de la femme est lié plus ou moins au bien-être collectif et la dérive socio-pragmatique prime le statut de la femme. Il y a environ cinq femmes éminentes dans *La Pièce d'or*. À part la danseuse fameuse et l'amie de Moïse, les conditions existentielles des personnages féminins laissent à désirer. La danseuse est avenante et talentueuse. De plus, elle est en position d'apporter son soutien financier à Moïse, sans parler des nombreux dons qu'elle fait au protagoniste. Ce dernier, malgré, son grand potentiel est un raté scolaire et un chômeur. C'est le prix que Moïse doit payer pour ses idées avancées et radicales. Au début du récit, on nous fait comprendre que la femme de Ba' Moïse est souffrante. Sa condition critique contribue à pousser son époux vers Yakar. Lorsque cette femme arrive elle-même dans la capitale, elle découvre à sa grande consternation que les sans-abris à Yakar, y compris son mari vivent « comme des animaux ». Comme Coumbis, la première copine de Moïse, les jeunes filles à Birlane sont considérées comme « monnaie courante » et leur priorité en vie, c'est s'apprêter pour le mariage avec des partis très estimables, notamment des « hommes partis » ou des hommes vivant en dehors de la ville démunie de Birlane. La description saisissante des rapports sexuels entre Lam's et ses partenaires sexuelles multiples, surtout l'extraterrestre et les aventures entre Moïse et la collégienne montrent que des fois, les femmes sont inévitablement considérées comme des objets de consommation. Il y a aussi des rencontres sexuelles entre Gorgui Diène et la femme de Ba' Moïse. Les exceptions, c'est-à-dire les femmes qui sont à l'abri de l'assujettissement et l'abus sont rares et vagues, même à Yakar. À un temps donné, le narrateur nous informe distinctement que les accomplissements sont modestes et qu'il y a un long chemin à faire à l'égard de l'épanouissement de la femme.

Il y avait beaucoup de femmes. Les femmes étaient les principales voyageuses dans ce pays pour la survie. Les femmes étaient la visibilité dans ce pays. C'étaient les femmes qui se levaient encore ! C'étaient les femmes qui assuraient. Dans leurs familles où les hommes avaient démissionné depuis longtemps, depuis les programmes d'ajustement structurel, c'étaient les femmes qui étaient debout. Les femmes n'étaient pas allongées. Les femmes étaient debout pour la survie d'un continent entier. Il y avait des femmes qui faisaient du commerce, des femmes qui faisaient la prostitution sauvage, des femmes qui immigraient Bugul (2006, p. 228).

4. La juxtaposition du colonialisme et le postmodernisme

Premièrement, il y a bien des gens qui croient que *La Pièce d'or* ressemble à s'y méprendre à une satire. Nous, nous affirmons, à l'instar de ceux qui désignent le roman comme une œuvre politique que la fiction et la satire ne s'excluent pas. On peut renfermer les deux notions en un seul ouvrage. En tant que styliste, Ken Bugul puise dans les réalités quotidiennes pour enrichir sa fiction et il y a assez de censures rèches, de langage mordant et des images ahurissantes pour remplir les conditions ou les critères d'une satire. Nantet (2000, p. 452) précise également que d'une façon générale, la satire se caractérise manifestement et délibérément par un ton violent, la caricature, la parodie, l'ironie et des rapprochements pour soutenir son attaque contre les individus ou les institutions qu'on veut corriger. Deuxièmement, il serait erroné, en parlant de la juxtaposition, de créer l'impression que les péripéties dans *La Pièce d'or* sont classées nettement en trois catégories, comme les trois récits parallèles de Ba'Moïse, Moïse et Zak. Les innombrables sauts en arrière remontent clairement à l'ère coloniale, mais les critères de la littérature moderniste et postmoderniste s'entremêlent dans le récit. Tantôt le narrateur fait allusion au lendemain de l'indépendance, tantôt il se réfère aux événements qui se déroulent quarante ou cinquante ans après l'indépendance. Or c'est à la lumière du colonialisme et du postmodernisme que nous allons présenter l'analyse dans cette partie de notre article. Nous croyons que ce tableau récapitulatif et comparatif nous aidera à exposer les ravages et les méfaits du système sociopolitique moderne ou postmoderne.

Dès le début de *La Pièce d'or*, le narrateur se distancie des « nouveaux occupants » qui reprochent tous les forfaits dans le pays aux « anciens occupants » et à leur système économique qui a fait des habitants de Birlane et du Fouta-Djalou des consommateurs avides des produits importés. Par contre, au lieu de condamner le

colonialisme tous les temps, le narrateur omniscient fait un portrait favorable du règne des anciens occupants. Au premier temps, on peut se tromper en croyant que le narrateur est pour le colonialisme. Mais une lecture répétée de l'ouvrage nous suggère que ce n'est pas du tout le cas. Il ne justifie point l'expansionnisme occidental. Cette démarche stylistique permet d'utiliser le colonialisme comme un miroir reflétant l'échec de l'indépendance et les délits des nouveaux dirigeants. Autrement dit, c'est par le biais du passé glorieux que l'auteure aborde les problèmes de déshumanisation et de déflagration du présent. Suite à l'indépendance et les « années soixante », rien ne marche dans le pays. Rien du tout. En fait, la nation est comparée à une jungle et « l'asservissement de l'homme par l'homme » est l'ordre du jour. Sans mâcher ses mots, le narrateur nous informe que « depuis les années soixante, c'était ainsi, et cela devenait de pis en pis ». Auparavant, l'environnement était propre et serein, car il y avait un sens de valeur et d'hygiène. Le Condorong, une source mythique de richesse était trouvable. À Birlane, il y avait des gens riches, respectueux et respectables. Ceux-ci ont profité du commerce, des cultures rentables et d'autres activités économiques dans les villes portuaires. En général, le niveau de la vie était élevé. Les mariages d'antan étaient exemplaires et les homosexuels vivaient en harmonie avec leurs prochains. En un mot, la ville de Birlane était « en effervescence » dans tous les domaines de la vie. Par contre, ce qui se passe aujourd'hui à Birlane, à Yakar et partout est un cauchemar. Le travail est devenu aussi rare que le Condorong et Birlane se vide au quotidien. Le trajet qu'entreprend Ba'Moïse est décrit comme un départ de survie. De même, Zak doit choisir entre l'opprobre et l'exode vers la capitale. À Yakar aussi, le chômage est chronique, même chez les diplômés de l'université. Le doctorat ne compte pour rien, sans parler du D.E.A. Ce qui est en essor, c'est la mendicité, l'errance, l'escroquerie, le grand banditisme et le terrorisme. La présence de déchets et d'ordures partout est fort gênante. Yakar est devenu « un immense dépotoir d'êtres humains ». Ce n'est pas par hasard que Ba'Moïse trouve que le seul abri disponible dans la capitale est une cabane sur la grande montagne de déchets. Les retrouvailles des membres de la famille de Ba'Moïse sur la décharge publique intensifient le tableau de dégradation environnementale et la dévastation humaine qui s'impose par le

manque de vision et de planification de la part des dirigeants du pays. Au lieu de fonder et de développer des industries, le libéralisme économique règne ; tout est importé de la Chine, de la Thaïlande ou du Dubaï. Les experts, ainsi que les technocrates ne sont que des fainéants. Au lieu de mener la lutte contre la pauvreté et la misère, il surveille la vente des ressources minérales du pays et même de la mer. Le denier de l'état se vide au jour le jour alors que la dette nationale monte en flèche. Partout, il y a un manque visible d'esthétique.

À l'avènement de l'indépendance, on avait promis aux citoyens du pays « des monts et des merveilles ». Mais aussitôt installés, les responsables s'acharnent à s'enrichir et à ouvrir des comptes bancaires à l'étranger au détriment des masses populaires. La corruption et l'exploitation sont tellement répandues qu'il y ait dix pourcent de nantis et quatre-vingt-dix pourcent de démunis. Ce qui est encore déchirant est qu'on nous fait savoir que le tableau affreux que fait l'auteure s'applique également aux Maliens, Sénégalais, Ivoiriens et ainsi de suite.

Un nouvel occupant avait même, dans un pays limitrophe, fêté en grande pompe son premier milliard, sans dire aux invités comment il l'avait gagné. Le peuple, lui, était abasourdi par ce gain et se disait qu'il n'aurait jamais peut-être le milliardième de ce milliard. Le peuple se demandait comment il avait fait pour avoir ce milliard dans si peu de temps. Il y a quelques mois, le peuple le voyait presque l'un des siens, et tout d'un coup, il avait quitté le peuple pour aller jouer aux Lego avec les nouveaux occupants qui vivaient au-dessus du peuple. La suprême insulte au peuple était de montrer qu'il avait bien appris la leçon. Bugul (2006, p. 96).

Évidemment, le système politique qui devrait assurer le développement durable est devenu une arme de destruction massive. Face à tous ces méfaits, le peuple ne réagissait pas. Il errait et laissait faire comme des drogués ou des intoxiqués. Ceux, comme Moïse et ses alliés qui croient en « la marche du peuple » et qui participent aux protestations se trouvent dans la minorité et ils deviennent régulièrement les cibles des attaques sanglantes. Pour éviter l'enlèvement et l'assassinat ou pour trouver du travail, pas mal de gens se métamorphosent en indicateurs et flagorneurs. Les dénonciateurs finissent donc par ériger le système politique qui est comparé à l'apartheid. Les bombes ne cessent jamais d'éclater, même chez les innocents. Or, les décennies suivant l'indépendance sont celles de suivisme, du néo-colonialisme, de l'extrémisme et de la balkanisation. Il n'y pas d'exception sur le continent africain. Le

Nigeria, le Cameroun, la Centrafrique sont aussi mentionnés de nom. Le roman de Ken Bugul est manifestement une œuvre panafricaine dans laquelle les sans-voix retrouvent leur voix. De temps à autre, le narrateur porte des jugements catégoriques sur les « fascistes » et « les négriers », c'est-à-dire les nouveaux leaders politiques. Le narrateur déclare également que ce qui se passe dans le pays est inadmissible et que « nous sommes responsables de tous nos maux ». Des fois, il parle comme un précepteur. L'entassement de la fortune ne mène pas forcément au bonheur. Pourquoi ne pas chercher le nirvana ou le bonheur qui vient d'en haut ; le bonheur qui provient de l'altruisme et l'abnégation ? Être prospère, c'est se mettre au service d'autrui. Du début du récit jusqu'à la fin, le langage du narrateur est féroce et impitoyable. Les emblèmes du lion et de l'éléphant qu'on trouve sur les *armoiries* de certains pays africains sont incongrus et inutiles car les politiciens avec leurs « gros ventres, grosses fesses, grosses têtes, grosses voitures, grosses maisons, grosses femmes, gros yeux, grosses bouches » ont fait un naufrage de l'indépendance de la gestion de leurs pays.

5. La déstructuration et la déperdition socioculturelle

De manière inéluctable, la déchéance politique et économique sont accompagnées de nombreuses vulnérabilités ; mais cet état d'indignités insignifiant, comparé au tableau étendu de la déstabilisation socio-culturelle dans *La Pièce d'or*. Herzberger-Fofana (2000, pp. 8-12) fait comprendre à travers un survol des thèmes récurrents de la littérature francophone féminine que l'Afrique, dite auparavant « le continent noir », n'est pas sans force morale et intellectuelle. On compte parmi ses atouts ou ses « armes » la musique et la danse, la religion, l'éducation formelle et informelle, la vie collective et l'humanisme. Dans le roman de Ken Bugul, avant l'indépendance que les leaders avaient « proclamé à cor et à cri comme l'évènement de toutes les bonnes choses », le peuple avait la discipline, une vie décente un certain niveau d'élégance. Ce sont les valeurs traditionnelles et culturelles qui assurent la résistance et la résilience chez le peuple et qui assurent le développement dans toutes les sphères de la vie. Toutefois, les leaders ne tardent pas à jeter leurs atouts et leurs gains.

Moïse disait que, dans ce pays, depuis plusieurs décennies, depuis les années soixante, les choses se dégradent de plus en plus. Une dégradation morale, mentale, culturelle, religieuse, économique, politique. Une dégradation progressive, qui à présent, prend des ampleurs catastrophiques. Les raisons de cette déchéance avaient été analysées, scrutées dans une sorte de complaisance et de malhonnêteté généralisées. Pendant la période de l'ancienne occupation, les gens, malgré les brimades, les exactions, les humiliations, avaient encore le sens de l'honneur de la dignité, et surtout du travail. Le pays était occupé, mais des valeurs y étaient entretenues malgré le mépris des anciens occupants venus d'ailleurs et des alliés locaux. Les valeurs culturelles, humaines, sociales étaient vivaces, car l'ancien occupant venu d'ailleurs ne les avait pas totalement détruites. Les anciens occupants venus d'ailleurs, tout en exploitant le peuple, lui laissaient une certaine dignité. Bugul (2006, p. 200).

Au fil des ans, l'éducation formelle et informelle deviennent un luxe. Pour des raisons inexplicables, les bibliothèques sont fermées ou elles ne fonctionnent pas correctement. Il n'y a pas question de construire de nouvelles écoles ou bibliothèques car les moyens ne sont pas là. Les responsables du pays parlent toujours au futur. « Nous allons ... nous allons ... nous allons ... ». Et les citoyens sont saturés de ce genre de discours. Ceux qui ont le courage prennent leur sort en main et ils recourent à toutes sortes d'infraction. Or la déperdition scolaire mène vite à la perte de l'échelle de valeurs. Il s'en suit que l'insoumission et l'insubordination envahissent le tissu social. Au lieu de travailler, les gens se livrent à la consommation de l'alcool et ils deviennent donc des indolents, des inadaptés ou des ratés sociaux. Dans ces circonstances ténébreuses, les maladies telles que le choléra, la dysenterie et la diarrhée s'étendent rapidement. Les sexes rétrécis chez les hommes et la frigidité chez les femmes militent contre l'accouchement et la procréation. En même temps, les équipements collectifs et les services hospitaliers se dégradent sous les yeux des nouveaux occupants. À cause des différends religieux et des religions importées, les mécontentes internes se multiplient plus vite que les guerres fratricides. À Yakar, les rues sont trouées et les gens jettent le mauvais sort, l'un contre l'autre. Les pratiques occultes et le sensationnalisme dans la presse prennent la place de l'humanisme et de la justice sociale. Lorsqu'un peuple abandonne son sens de l'esthétique, ce qui en résulte est incroyable. À plusieurs reprises, le narrateur affiche son désarroi et son horreur en précisant que le niveau de la déchéance et la déperdition n'est pas possible dans aucune société humaine. Des fois, on trouve sur la montagne de déchets à Yakar, des crânes humains, des jambes, des bras et ainsi de suite. Sans conteste, « la dialectique » de Lam's, l'ami de Moïse,

« bouffer et baiser » est un reflet de ce qui se passe dans la société. La prostitution, l'avortement, l'inceste, l'exploitation sexuelle des mineurs sont répandus dans le pays. L'homosexualité n'est pas mal vue dans le récit. C'est une pensée postmoderne qui accorde la liberté d'orientation sexuelle à l'individu. Donc le narrateur ne se soucie point de la question si l'homosexualité est une pensée moderne ou l'immoralité. Privé de leur pain quotidien, leur dignité ou leur échelle de valeurs, beaucoup de gens, notamment Ba Moïse, marchent avec la tête baissée. « Ils avaient les yeux rivés au sol ». Même la nature semble témoigner que le peuple était entassé dans la crasse de la misère. Les conditions météorologiques, comme les déboires conjugaux et les dérèglements économiques rendent la vie cruelle et insupportable ; on ne sait pas ni où l'on va, ni où tourner.

Et là, tout s'envolait comme de la poussière. Et cette poussière revenait et couvrait les visages des habitants de Birlane comme une huitième plaie d'Égypte. Les pluies devenaient rares, les semences étaient devenues rares, les terres arables étaient devenues rares. Les *djandjes*, des monticules de terre sèche, les fourmilières et les termitières prenaient la place délaissée par les sillons à l'infini de jadis. Les tourbillons de vent qui, avant, s'apercevaient au loin, entraient dans la ville, et les gens s'aspergeaient d'eau fraîche après son passage. Pourquoi les choses, avaient-elles changé à ce point ? Bugul (2006, p. 15).

Là où des générations et des générations avaient vécu en harmonie avec la terre, avec le ciel, avec les cieux, les éléments de la nature refusent simultanément de respecter et d'aider l'un l'autre. Et c'était comme si cette malédiction qui s'était abattue sur Birlane, avait une relation avec l'avènement des années soixante ! Il ne faut pas oublier que Yakar et les autres lieux ne sont pas à l'abri de la sécheresse, de la famine et des mouvements extrémistes qui prennent la place des institutions avenantes d'autrefois. Dans le récit, le bruit lourd, sourd et menaçant qui sort des entrailles de la terre de temps à autre constitue un danger non seulement pour une partie du pays, mais pour la nation toute entière, comme l'astéroïde qui aurait détruit la planète sans l'intervention propice de Moïse. Avant de terminer l'analyse de *La Pièce d'or*, nous voudrions poser une question, à la manière du narrateur dans la citation ci-dessus : les délestages ou les pannes de courants fréquents dans les villes, ne symbolisent-ils pas un délestage culturel dans la société postmoderne ? Par extension le vide culturel

s'applique aux pays africains mentionnés dans le texte. Dépourvu de leurs racines, il y a bien des gens dans le roman qui n'hésitent pas à adopter des mœurs occidentales. Le blanchiment de peau, la tenue négligée, le port de perruques par les femmes et le mode de vie extravagant des arrivistes sont tous mal vus par le narrateur.

Conclusion

Dans *La Pièce d'or*, Ken Bugul se montre distinctement comme un grand styliste. Son langage virulent, les représentations extrêmes, les symboles outrageants et la déconstruction totale de l'époque moderne et postmoderne contribuent à créer une fiction de bonne tenue et une satire de grande envergure. De Birlane, le tableau noir de déperdition, délabrement, déstructuration et déstabilisation s'étend à Yakar, à d'autres pays africains et même aux organisations internationales, y compris l'O.N.U. Le nord est un paradis perdu, et le sud a besoin d'un libérateur, en l'occurrence, Zak le frère de Moïse. En fait, le monde tout entier est le jardin d'Eden perdu et il est pratiquement impossible de le sauver de l'apocalypse imminente, sauf à l'aide de la moitié de la pièce d'or qu'offre Moïse aux politiciens par civisme. Conformément à leur égotisme et égoïsme, les politiciens veulent accaparer la monnaie mythique, mais c'est l'idée de partage, de participation et de collaboration qui a le dessus. Lorsque Moïse fait preuve du patriotisme, il remplit pleinement la fonction de messie qui s'impose par son nom symbolique, grâce au Condorong. C'est un messie noir, et non un sauveteur blanc des religions importées ou du système politique venu d'ailleurs. Malgré l'astuce romanesque de la monnaie mythique, le burlesque, la mise en garde, les enseignements et l'inspiration de *La Pièce d'or* sont pénétrants et remarquables.

Références

- ASAAH Augustine Helfred. 2004. « Thematic Representations of Traditional Culture in Francophone African Women's Novels ». *Journal of Cultural Studies*, vol. 6, no.1, pp. 67-93.
- BENAC Henri. 1988. *Guide des idées littéraires*. Hachette, Paris.
- BUGUL Ken. 1983. *Le baobab fou*. Les Nouvelles Editions Africaines, Dakar.

- BUGUL Ken. 1994. *Cendres et braises*, L'Harmattan, Paris.
- BUGUL Ken. 1999. *Riwan (ou le chemin de sable)*. Présence Africaine, Paris.
- BUGUL Ken. 2003. *De l'autre côté du regard*, Le Serpent à plumes, Paris.
- BUGUL Ken. 2006. *La Pièce d'or*. Éditions UBU, Paris.
- CHEVRIER Jacques. 1990. *Littérature nègre*. Armand, Colin Paris.
- COUSSY Denise. 2000. *La littérature moderne au sud du Sahara*. Editions Karthala, Paris.
- HERZBERGER-FOFANA Pierrette. 2000. *Littérature francophone féminine d'Afrique noire*. L'Harmattan, Paris.
- HOOKS Bell. 2000. *Feminist Theory: From Margin to Center*. South End Press, Cambridge MA.
- KAKPO Mahougnon. 2000. *Créations burlesques et déconstruction chez Ken Bugul*. Les Éditions des Diasporas, Cotonou.
- KIBÉDI Varga Àron-Persée. 1990. « Le récit postmoderne ». *Littérature : Situation de la fiction*, Armand Colin, n° 77, pp. 3-22. (En ligne), consulté 16/05/2021 URL : <http://www.jstor.org/stable/41713145>
- NANTET Bernard. 2000. *Dictionnaire de l'Afrique*. Larousse, Paris.